

Gaston CALMETTE  
Directeur-Gérant

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT  
Francis CHEVASSU

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
Paris, 26, rue Drouot (9<sup>e</sup>), Paris

## Sommaire

ALFRED CAPUS.....	Mathilde
SONIA.....	Petits cahiers d'une étrangère
GEORGE MEREDITH.....	Essai sur la comédie
PAUL MARIÉTON.....	Épigrammes
EMILE BERR.....	Une grève sous l'ancien régime
HENRI VERNE.....	Une danseuse poète
PIERRE DE NOLHAC.....	Mme du Barry
MAURICE PÉZARD.....	Ballade de la Belle au Bois Dormant
ALFRED MÉZIÈRES.....	Le Théâtre espagnol
ANDRÉ BEAUNIER.....	A travers les Revues
STANISLAS RZEWUSKI.....	Stanislas Reymont La vie littéraire à l'étranger
EDMOND PERRIER.....	Alphonse Milne-Edwards
CHEVALIER DE GRUEBER.....	« La bataille d'Essling » Le livre du jour
GEORGES MÉNIER.....	Le premier pas

## Page Musicale

# Mathilde

Louis Martal passait pour se conduire avec les femmes de la façon la plus dédaigneuse et la plus cynique. Certaines de ses ruptures étaient fameuses par leur brutalité, et dans cette portion de Paris dont les femmes n'ont d'autre habitude de vivre que du caprice et de la vanité des hommes, si on le recherchait pour sa fortune, on le redoutait en même temps pour la rudesse de ses procédés.

Très brun, très fort, le visage barré d'épais sourcils noirs, il ne manquait pas d'élégance, malgré son buste trapu; et il avait atteint l'âge de quarante ans n'ayant eu que l'occupation de ramasser successivement trois ou quatre gros héritages. Les uns le disaient généreux; beaucoup le tenaient, au contraire, pour un garçon peu serviable, plein d'ostentation et de mauvais goût. Cette contradiction s'expliquait facilement: elle provenait de ce besoin mesquin de n'être « roulé » ni par ses maîtresses, ni par ses amis, qui caractérisait tant d'esprits étroits et leur fait commettre tant de bassesses et de puérilités. Et Louis Martal était ainsi torturé par la crainte continuelle qu'on se moquerait de lui, quand il aurait rendu quelque service.

Ses liaisons amoureuses se ressentait de cette triste manie. Chaque fois qu'il prenait une maîtresse nouvelle, il lui imposait un budget inviolable que, sous aucun prétexte, il n'augmentait jamais d'un centime. Il n'admettait pas d'ailleurs que son amie contractât la moindre dette ou fit une dépense qui n'eût pas été rigoureusement convenue entre eux.

Il se brouilla une fois avec une petite actrice, s'étant aperçu qu'elle détournait une partie de son argent pour aider une de ses sœurs qui habitait la province. Il lui dit:

— Il fallait me prévenir que tu avais une sœur. Je me serais arrangé en conséquence. Mais j'ai horreur de ce genre de cachotteries.

Et là la congédia.

A celle-là succéda une aimable jeune femme au teint pâle, à la figure douce encastrée de cheveux châtains, qu'un seigneur étranger, après l'avoir lancée, venait d'abandonner au milieu de grands embarras de toutes sortes. Elle s'appelait Mathilde Hédin et elle plut à Martal par sa timidité souriante et son attitude résignée devant le malheur.

Mathilde avoua franchement sa position obérée.

— C'est bien, ma chère amie, répondit Martal. Je préfère savoir à quoi m'en tenir et n'avoir pas de surprises désagréables. Vous prélèverez la cinquième de ce que je vous donnerai chaque mois et vous le partageriez entre vos créanciers. Je connais ces gens-là: ils prendront patience.

Mais la plupart des créanciers, apercevant maintenant la chance d'être payés, voulurent se montrer aussi très exigeants. Ils allèrent jusqu'à faire des scènes dans l'antichambre; puis ils envoyèrent du papier timbré et se disposèrent à saisir les meubles de Mathilde, qui souffrait silencieusement de ces aventures.

— Ah! ah! ricanait Martal. C'est comme ça? Eh bien! ils n'auront plus rien du tout. Je te défends de leur donner désormais un sou.

— Alors, ils vont me tourmenter, me poursuivre...

— Qu'est-ce que cela fait? Il n'y a plus de prison pour dettes, n'est-ce pas?

Et il mit un véritable acharnement à frustrer les anciens fournisseurs de sa maîtresse. Il laissa vendre son mobilier, l'installa dans un autre appartement sous un nom différent, dépista les huissiers et les gens d'affaires, par une espèce de diabolisme d'homme riche qui veut triompher au jeu barbare de la procédure.

Mathilde était de ces femmes irrégulières qui ont sur les dettes les mêmes idées que les bourgeois les plus ordinaires. Elle rêvait de s'en débarrasser, de n'en plus contracter de nouvelles et de vivre tranquille. Elle voulait calmer son amour, qui l'arrêtait que tu as payé la plus petite somme à ces trépions-là, ce serait fini! Je ne te le pardonnerais pas. Il vécurent ainsi un an en compagnie de Mathilde. Jamais, chez une de ses mai-

tresses passées, il n'avait rencontré d'aussi vives satisfactions, et il éprouvait même parfois un vague et fugitif sentiment de tendresse. On arriva à parler de ce changement dans le groupe de ses relations.

\*\*\*

Au commencement du second hiver qu'ils passaient ensemble, Mathilde tomba malade et le médecin exigea qu'elle s'alitât. Tous les gens qui connaissent le caractère et les antécédents de Louis Martal plainquirent la pauvre fille. On s'attendait à la voir abandonner avec une maigre somme d'argent par un amant sans vergogne. Ce fut une surprise quand on vit Martal, au contraire, se comporter avec dévouement et toutes les apparences de la pitié. Il séjourna des nuits entières dans la chambre de son amie, lui faisait boire des potions, réclamait du docteur des visites supplémentaires. Et il accomplissait ces actes très simplement, sans y prendre garde, comme si un besoin instinctif de charité, inconnu jusqu'alors de tous et de lui-même, l'eût saisi soudain.

Mathilde en était étonnée et émue. Elle avait eu d'abord en se couchant le pressentiment douloureux de sa situation perdue, de l'hôpital peut-être, si sa maladie venait à durer longtemps. Maintenant, avant de s'endormir, elle serrait de ses doigts pâles la main de Louis, presque heureuse de souffrir. Le mal empira rapidement. Mathilde était en proie à une de ces crises intérieures des femmes qui ont déjà accompli des ravages inguérissables lorsqu'elles éclatent tout à coup et dont la source est mystérieuse. Le docteur ne cacha pas à Martal que sa maîtresse était dans un danger mortel.

— Est-ce qu'un déplacement ne pourrait pas la guérir? demanda Louis. Si je l'accompagnais dans le Midi...

— Il est impossible aujourd'hui de le changer de place, dit le médecin. Ne vous faites pas d'illusion, elle est perdue. Il n'y a plus aucun remède à essayer. Ce n'est qu'une question de semaines.

Un jour que Martal venait chez sa maîtresse, il la trouva dans le salon un des créanciers de Mathilde qui avait fini par découvrir sa demeure. Il discutait violemment avec la femme de chambre et parlait à haute voix.

— Que désirez-vous? demanda sèchement Louis.

L'autre présenta sa note. Martal y jeta un coup d'œil distraité, puis tira des billets de banque de sa poche. Le créancier disparut en s'inclinant.

Le soir, Mathilde murmura à l'oreille de son ami:

— Je suis ce que tu as fait, mon chéri. Oh! que je suis contente!... C'était le mari de ma couturière. Ils ont été très gentils avec moi dans le temps et ça me faisait beaucoup de peine de ne pas les payer... Les dettes! Oh! j'ai horreur des dettes, mon chéri!

— Ça te serait-il agréable si je te réglais toutes les dettes? Veux-tu que je les règle toutes, dis? répéta Martal.

Elle lui sourit d'un sourire enfantin.

— Oh! mon chéri, quel bonheur! Martal, le lendemain, lui apporta toutes ses anciennes factures acquittées et les ses répandit sur son lit. Elle ne cessait de dire, en les froissant légèrement: « Quel bonheur, mon chéri, quel bonheur! »

Mais son état devenait si grave que le docteur ne lui assignait plus que quelques heures à vivre. Une nuit que Martal, penché sur son visage, la regardait respirer péniblement, elle ouvrit les paupières et, d'un ton craintif, balbutia:

— Tu... ne... m'en voudras pas... si je t'avoue... quelque chose... Je dois encore cent cinquante... francs... à Emma, mon amie... Il faut les lui rendre quand je ne serai plus là... Et puis aussi... quatorze francs au... concierge... Tu me pardonnes-tu? Et tu me promets de... les... payer... dis?

Comme Louis, les larmes aux yeux, faisait un signe d'assentiment, elle prit sa main, l'embrassa, et se remit à dormir de cet immobile et inquiétant sommeil des malades épuisés.

Alfred Capus.

## Petits cahiers d'une étrangère

Le « parvenu » le plus intelligent est exposé à commettre dans l'arrangement de son personnage et de sa vie de petites fautes de goût que ses enfants ne commettront plus. Car il y a une façon de porter la fortune, comme il y a une façon de porter la toilette. Cela ne vient pas du premier coup. Il y faut, outre certains dons naturels, l'exercice et l'habitude. Un de mes vieux amis avait trouvé, pour exprimer cette idée-ci, une autre image. Il disait: « Les millions ont besoin, comme le vin, d'un peu de bouteille. »

... Diné chez les V... Convivés: deux ingénieurs, un intendant retraité, une femme de lettres, un avocat. On cause politique. La femme de lettres est socialiste; l'intendant est nationaliste; l'avocat, qui a vingt-huit ans, regrette l'Empire. On ne s'entend ni sur les principes, ni sur les faits, ni sur les mots. C'est un gâchis de phrases et d'idées, où tout se complique et s'obscurcit, à mesure qu'on discute. Mon voisin (un des ingénieurs) est resté muet. Je lui demande tout bas:

— Que pensez-vous de ce tapage?

Il sourit: — Je pense, madame, que ce n'est pas la faute de nos amis s'ils font tant de bruit. Ils croient chercher la vérité; ils voudraient dire des choses raisonnables; et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ont l'esprit et le cœur obscurcis par de fausses idées, de fausses idées de fausses idées, de fausses idées. Ils croient que la raison est de distinguer le raisonnable de l'absurde et le faux du vrai. Chacune de ces intelligences est prisonnière de son éducation, de ses affinités, de ses habitudes. Ces gens n'ont pas une opinion; c'est leur opinion qui les a. Et voilà pourquoi les sciences exactes me sont si chères. Les mathématiciens ne préfèrent pas une vérité à une autre vérité, et l'une des raisons qui leur

a permis d'affirmer, par exemple, que la somme des trois angles d'un triangle égale deux angles droits, c'est qu'il leur était absolument égal qu'il fut ainsi, ou autrement. Supposez qu'un intérêt politique ou religieux se trouvât jadis attaché à la démonstration de ce théorème; nous ne serions pas encore fixés, madame; et l'on continuerait de disputer sur ce que c'est qu'un angle droit.

Je ressens comme un petit remords à ne plus aimer une œuvre d'art, un livre, une comédie ou s'émouvoir mon enfance. Je pense à ceux qui m'étaient chers et qui ne sont plus, ou qui sont devenus très vieux, et qui goûtaient et qui m'apprent à goûter les belles choses démodées. Et il me semble que c'est d'eux que je me moque un peu en me moquant d'eux.

Nous sommes allés l'autre soir, mon mari et moi, entendre, à l'Opéra-Comique, le *Domino noir* et le *Chalet*.

Comment, me dit Frantz, a-t-on pu aimer cela?

C'est vrai... Cela est devenu très vieux jeu. Mais lui avait envie de rire. Moi, je me rapais; et j'avais envie de pleurer.

A huit ans, j'étais un peu menteuse. Et puis l'horreur du mensonge m'est venue. Elle m'est venue, très simplement, d'une phrase que répétait volontiers ma mère quand elle m'interrogeait: « Toi qui dis toujours la vérité... » Ces mots me remettaient d'affreux remords ma petite âme et je résolus de mériter, en ne mentant plus, l'opinion trop flatteuse que ma famille avait de moi.

Ma mère m'a avoué, plus tard, qu'elle n'était point dupe et que la confiance qu'elle me montrait n'avait jamais été sincère. Mais elle eût eu de la peine à le dire à sa fille. Elle eût eu de la peine à lui avouer qu'elle n'empêchait pas qu'il ne puisse estimer infiniment le mari. Il se sentait préféré; il ne se sent pas pour cela supérieur.

C'est la littérature qui a fait du mari trompé un personnage ridicule. Je ne sais pas pourquoi.

« C'est une recette » n'était pas d'elle. Elle l'avait trouvée dans un vieux livre de Benjamin Franklin.

J'ai remarqué que, dans la vie, Sganarelle est souvent un homme très sympathique. Ses amis le plaignent; les femmes volontiers s'attachent à ses vertus et s'indignent de ce qu'il y a d'immérité dans son infortune. L'amant lui-même ne triomphe qu'avec discrétion, et la passion que lui inspire la femme n'empêche pas qu'il ne puisse estimer infiniment le mari. Il se sent préféré; il ne se sent pas pour cela supérieur.

C'est la littérature qui a fait du mari trompé un personnage ridicule. Je ne sais pas pourquoi.

Mon oncle Serge me dit:

« J'ai fait hier une gaffe. J'étais, à table, le voisin d'une dame très laide, et coquette. Afin de lui être agréable, j'ai essayé de lui démontrer combien il était peu important, aux yeux des hommes, d'être amoureux fût-elle. J'ai vu que je la froissais. »

Nous causons. Je demande à mon mari:

— Penses-tu que, dans le ménage, une économie sévère soit une vertu?

— Certes...

— Que le dédain des futilités soit une vertu?

— Je le crois.

— Que détestes-tu la coquetterie soit, pour une femme, une vertu?

— J'en suis sûr!

— Suppose un instant que toutes ces vertus fussent réunies en ma personne...

— Tu me ferais horreur.

— C'est bien ce que je pensais.

Theodore, ministre et méridional, est un homme bon, très bon, trop bon. Il sourit à tous et il promet tout, mais il est trop occupé pour se rappeler à quels visages il a souri, quelles mains il a serrées, quelles promesses il a faites et pourquoi il les a faites. Alors, si se dérobe doucement; il se rend invisible à lui-même; dans l'instant où on croit le saisir, il s'échappe; on le rattrape; il s'échappe encore. Une dame qui attend de lui un bureau de tabac disait:

— C'est un savon dans une baignoire.

Sonia.

## Essai sur la Comédie

L'Angleterre, qui vient de perdre en Swinburne son plus illustre poète, perd avec Meredith son plus grand écrivain. L'auteur de *Égoïste* n'était pas seulement un admirable romancier, digne d'être comparé à Balzac et à Stendhal, mais encore un essayiste brillant et profond.

De son très curieux *Essai sur la Comédie* de M. Henry-D. D'Arny fait connaître il y a dix ans et qui est aujourd'hui introuvable, nous connaissons ces pages où il se montre un juge pénétrant de la société française et de notre comédie classique.

Les Français font une judicieuse distinction entre ce qui remue et ce qui émeut — entre ce qui agite et ce qui touche avec émotion. Dans la comédie réaliste, c'est un incessant remuement — aucun calme, simplement des personnages affairés, et nulle pensée. Excepté *The way of the world* de Congreve, qui échoua à la scène et n'y avait rien qui permit à notre comédie de vivre sur ses mérites; avec tout son réalisme, aucun vrai portrait, nulle bien remarquable plaisanterie; ni sel ni esprit.

Les Français ont une école de comédie majestueuse et digne, à laquelle ils peuvent retourner pour une rénovation, chaque fois qu'ils s'en sont écartés; et comme John Stuart Mill l'a expliqué, c'est surtout parce qu'ils ont cette école qu'ils connaissent les hommes et les femmes plus exactement que nous ne les connaissons. Molière suivit le précepte d'Horace; observer les mœurs de son temps et peindre ses personnages avec les couleurs leur convenant le mieux à leur époque. Il ne peignit pas la réalité crue. Il saisit fermement ses personnages en vue du dessin principal de la pièce, leur donna l'empreinte de l'idée et en augmentant ou adoucissant légèrement l'objet de l'étude (comme dans le cas de cet ex-huysier, le duc de Montausier pour l'étude du *Misanthrope* et, selon Saint-Simon, l'abbé Roquette pour *Tartuffe*) le généralisa de façon à le rendre éternellement humain.

Accordez qu'il est naturel aux créatures humaines de vivre en société, et Al-

cesto est impérieusement, bien que légèrement esquissé et sans traits d'humanité exagérés. Notre école anglaise ne s'est pas clairement représentée la société; et de la raison intelligente qui plane au-dessus des hommes et des femmes réunies, elle ne s'en fait la moindre idée. Les critiques qui la louent pour sa rectitude et pour son habileté à nous faire accepter les situations, comme ils disent en phrases admiratives, ne peuvent que désapprouver la comédie de Molière qui appelle l'esprit individuel à percevoir l'esprit social et à y participer. Nous avons de splendides tragédies, nous avons les plus belles des pièces poétiques, et nous avons des comédies littéraires passablement plaisantes à lire et occasionnellement à voir jouer.

Par comédies littéraires, j'entends comédies d'inspiration classiques, tirées principalement de Ménandre et de la nouvelle comédie grecque à travers Térence; ou, autrement, comédies dues à la conception personnelle du poète, qui n'ont eu aucun modèle dans la vie et ont des exagérations humoristiques, heureuses ou non. Telles sont les comédies de Ben Jonson, de Massinger et de Fletcher.

Nous pouvons nous référer comme à un type qui a été et qui sera, au juge Greedy de Massinger, tout garni de *chapeaux bien gras*, qui serait comique comme Panurge est comique, si seulement Rabelais pouvait lui donner le mouvement et une animation réelle.

\*\*\*

Politiquement, on regarde comme un malheur pour la France que la noblesse se soit pressée en foule à la cour de Louis XIV. Ce fut un bonheur pour le poète comique. Il eut ce monde pétillant et vif argent, aux passions d'animalcules, aux prétentions énormes, aux absurdités sérieuses, sous ses yeux en pleine activité; charlatans vociférants et dupes gobeuses, hypocrites, faiseurs de sinagres, extravagants, pédants, dames roses-fade et grammairiens en démenée, marquis à sonnets, maîtresses de haut vol, filles à l'esprit simple, entrelacs comme sur un métier, bruyants comme à la foire. Un cercle simplement bourgeois ne fournira pas cela, car la classe moyenne doit avoir, au-dessus d'elle, la classe brillante, élégante, indépendante pour stimuler et pour modèle; autrement il est probable qu'elle sera aussi stupide intérieurement que correcte extérieurement.

Dépendant, quoique le Roi ait été bienveillant pour Molière, ce n'est pas à la cour de France que nous sommes redevables de ses incomparables études de l'homme en société. Pour la cour de France furent écrits les ballets et les farces qui sont plus chers aussi bien à la cohue des classes supérieures aussi bien qu'inférieures que la comédie intellectuelle. La bourgeoisie française de Paris était suffisamment prompt d'esprit, éclairée et éduquée pour bien accueillir les grandes œuvres comme *Tartuffe*, les *Femmes savantes* et le *Misanthrope*, œuvres qui étaient de périlleuses entreprises sur l'intelligence populaire, de gros vaisseaux à lancer sur des cours d'eau courant à des bas-fonds. *Tartuffe* parut en vus et vira comme un vaisseau ennemi; il offensait non pas Dieu mais les dévots, ainsi que le prince de Condé expliqua au Roi la cabale qui s'était élevée contre la pièce.

Les *Femmes savantes* sont un exemple capital de l'utilité de la comédie qui enseigne au monde où est son mal. La farce des *Précieuses ridicules* fit cesser le monstrueux jargon romanesque rendu populaire par certains romans fameux. La comédie des *Femmes savantes* exposa au ridicule la nouvelle et moins apparente, mais plus finement comique, absurdité d'un excès purisme de grammaire et de diction et la tendance à être idiot avec précision. Les Français avaient senti le fardeau de cette nouvelle sottise, mais ils durent voir la comédie plusieurs fois avant d'être consolés de la souffrance de voir sa cause dévolée.

Le *Misanthrope* reçut un accueil plus froid encore, Molière le crut mort. Je ne puis l'améliorer, et assurément je ne le ferai jamais, dit-il. C'est un des titres d'honneur des Français que cette comédie quinquiescienne de l'opposition d'Alceste et de Célimène ait été à la fin comique qui combat le monde, et luttant contre lui de pied ferme, le connaît le mieux. Elle peut être la classe la plus égoïste, mais c'est là une question qui nous mène à des sophismes. Les hommes et les femmes cultivés qui ne se bornent pas à ériger la vie, restent attachés à leurs devoirs en échappant cependant aux coups les plus rudes, font des observateurs pénétrants et équilibrés. Molière est leur poète.

\*\*\*

La comédie, judicieusement traitée, — comme on la trouve dans Molière que nous avons si gauchement maltraité — la comédie de Molière ne projette aucun relief infamant sur la vie. Elle est, tout d'abord, profondément comique, et ne peut, par conséquent, être malsaine et vicieuse. Méditez cette proposition. Jamais homme ne mania foute aussi équilibrant contre le vice: mais sa parfaite possession de soi-même n'est pas ébranlée pendant qu'il s'en sert.

Tartuffe et Harpagon, en réalité, sont chacun faits pour se fouetter, eux-mêmes et leur espèce, les faux piélistes et les avarés déments. Molière ne fait que leur imprimer le mouvement. Il déshabille la Folie jusqu'à la peau, étale son imposture et lui offre un meilleur et applaudit. Dans tous les pays, la classe moyenne représente le public le plus simple avec la leçon que Chryste lit à Philaminte et à Bélie. Il conçoit purement et il écrit purement, dans le plus simple langage, les vers français les plus simples. La source de son esprit est la claire raison, c'est la source de ce

sol, et elle jaillit pour venger la raison, le sens commun, la droiture et la justice; jamais dans un but inutile. L'esprit est d'essence tellement permanente qu'il donne à un calembour une signification et de l'intérêt. Sa morale ne pend pas comme une queue, ni ne prêche pas un personnage clignotant incessamment de l'œil au public, comme dans les récentes pièces réalistes françaises; mais elle est dans le cœur de l'œuvre, palpitant à chaque pulsation de sa structure organique. Si la vie a quelque ressemblance avec les comédies de Molière, il n'y a nul scandale dans la comparaison.

George Meredith.

## ÉPIGRAMMES

Sur le rythme de la douleur  
Toute joie humaine est bercée;  
Le songe attendrit le labeur;  
L'amour assoupit la pensée...  
C'est l'huile étroitement pressée  
De l'arbre de paix et d'honneur,  
Qui donne sa vive lueur.  
A la lampe, et sa chaude haleine,  
Et, lorsqu'il entre dans l'arène,  
Pénètre et revêt le lutteur  
De force brillante et sereine.

\*\*\*

C'est toi, c'est moi: c'est nous... Pourquoi?  
Selon quel charme et quelle loi?

Je te regarde et je frissonne;  
Nous échangeons un peu d'émotion;  
Pour un instant la vie est bonne.

Puis, le silence, vaste et froid.  
J'écoute: c'est l'heure qui sonne...

J'avais cru reconnaître en toi  
L'accent du bien que je te donne  
Quand mon Moi, soudain à l'étroit  
Dans mon cœur, s'échappe de moi.

Le rythme en écho mort résonne...  
Personne ne connaît personne,  
Et pas plus, après tout, que soi.

\*\*\*

Ne cherche pas les mots d'amour.  
Le plus grand bonheur est le silence.  
Un cœur surpris, sans qu'il y pense,  
S'est déjà livré sans retour.

Rien ne prévaut contre les charmes  
Qui font deux êtres des amants.  
Tout les unit, jusqu'aux tourments  
Que viennent rafraîchir les larmes.

Or, toi qui soupiras en vain,  
Fût-ce un jour, fût-ce une heure même,  
Tu peux t'enfuir: celui qu'elle aime,  
D'un regard a troublé son sein.

\*\*\*

La bonté jouit la première  
Du bonheur qu'elle va donner.

A voir son heureux s'y abandonner,  
Un souci déjà la tire en arrière.

Mais que son ingrat s'y donne carrière,  
Elle a peine à se pardonner.

\*\*\*

Ne lui dis jamais que tu l'aimes!...  
Quand, surtout, elle te croirait,  
Tu diminuerais le problème  
Du prestige de ton secret.

Elle lirait trop en vous-mêmes!...  
C'est inconnu qu'elle adorait,  
Charme irritant, grâce suprême,  
Ton parfum, s'évanouirait.

Que toujours ignorant ta chafne,  
Elle ait peur de ta liberté;  
Elle n'aime que ta fertilité.

L'effort, dans toute amour humaine,  
Ne part que du cœur alarmé  
De n'être point encore aimé.

\*\*\*

Possède ton esprit, n'en sois pas possédé:  
La prudence est silencieuse;  
Vois ton génie en cette amphore harmonieuse  
Dont le fond est si tôt vidé.

La plus saine beauté reste mystérieuse.  
Son orgueil lui-même en a décidé  
Dans son impuissance envieuse...  
L'aspect de l'infini n'est qu'à l'humble accordé.

\*\*\*

Tout le Mystère est dans la grâce,  
L'esprit seul revêt le corps;  
Le rythme profond de la race  
S'y traduit en secrets accords.

Remuant sous la rude écorce  
La verte sève du destin,  
La grâce est cette souple force  
Qui forme en vertu le plaisir;

Et d'une immortelle jeunesse  
Exaltant au cœur le retour,  
Elle est le parfum et l'ivresse  
De la fleur suprême, l'amour.

\*\*\*

Dans l'obscur miroir du passé  
Le présent se cherche sans cesse,  
Vains efforts! Le lac est glacé  
D'où surgit l'image traitresse.

Alors, le regard convulsé  
Par la sirène qui l'opresse,  
C'est l'avenir que l'insensé  
Cherche au miroir de sa détresse...

\*\*\*

La rumeur du train qui passe  
A l'horizon matinal  
Perce, stridente et fugace,  
Le fin bruissement inégal  
Que le clair soleil efface...  
Oh! les bruits frais de l'espace  
Dans l'automne de cristal!

Le givre argente les plantes;  
Il a gelé cette nuit.  
Mais le bon soleil qui luit  
Sur les feuilles frémissantes,  
Dardant ses flèches croissantes  
Jusqu'au cœur glacé du fruit,  
Émplit de flammes dansantes  
Mon cœur qui s'épanouit.

\*\*\*

Montre ta pensée et cache ton rêve.  
Comprendre n'est rien auprès de sentir.  
De vivre son cœur l'ivresse est si brève!  
Tu peux réserver ton bien sans mentir.  
L'âme ne connaît qu'un secret du songe.  
Toute liberté de vie et d'amour.  
Garde ton mystère, homme, et t'y replonge,  
Pour te réparer de l'éclat du jour.

## ABONNEMENT SPÉCIAL

Supplément littéraire avec le numéro ordinaire du samedi

FRANCE..... 10 fr.  
Union postale..... 12 fr.

Ce Supplément ne doit pas être vendu à part, il est délivré, sans augmentation de prix, à tout acheteur du FIGARO du Samedi et envoyé gratuitement à tous nos abonnés.

Quand ta mémoire, cire tendre, s'impressionne au moindre vent messager d'ardeur ou de cendre, ne te plains-tu pas trop souvent, ouvrant l'oreille, à la suspendre aux voix d'un monde décevant? C'est le Passé. — Mieux vaut entendre, le cri qui surgit à l'avant! Oublier c'est pouvoir apprendre... L'instinct plus que l'âme est savant.

\*\*\*

Oui, goyons durs; oui, la faiblesse Pour la faiblesse est sans pitié: La force appelle la tendresse... Le prestige de la jeunesse, Dans l'arrogance est tout entier, Son vêtement, fait d'une étoffe Soyeuse et souple, au dur tissu, Fascine à plaisir la vertu... Mais, au regard du philosophe, La jeunesse est du temps perdu.

\*\*\*

Isolément, triste ami du danger, Dont le rêve inquiet cotoie, Le mystère et souvent s'y noie, S'il t'advent un bien passager, Ne sois pas seul, ô mon frère étranger, Pour en porter allègrement la joie. L'âme est allée et tout excès la ploie... Comme un secret, un bonheur n'est léger Qu'autant qu'on peut le partager.

\*\*\*

Effeuille sur l'eau cette rose Ou sourit l'éparse beauté Que prête aux éphémères choses Le vain reflet des voluptés.

Mais que gardent tes mains distraites, D'un toucher aux baisers furtifs, Un peu de la langue secrète Dont le néant même est plaintif.

Paul Mariéton.



punie d'emprisonnement, bannissement ou « autres peines arbitraires. »

Ce qui est intéressant dans cette vieille législation, c'est la préoccupation — très louable, celle-là — que montre l'autorité d'empêcher, avant tout, la brusque rupture de contrat, la désertion qui, par l'interruption imprévue de besognes commencées, jette soudainement le désarroi dans le travail. On trouve dans les vieux recueils d'édits et d'ordonnances, de fréquentes observations à ce sujet; et François I<sup>er</sup>, dans l'édit du 28 décembre 1541 dont nous parlons plus haut, n'oublie pas de rappeler aux « compagnons imprimeurs » qu'en aucun cas une œuvre commencée ne doit demeurer inachevée, sous peine de châtiment. Il est permis de se plaindre; mais, dirions-nous aujourd'hui, il n'est pas permis de saboter. « Si, par leur faute, les compagnons faisaient perdre formes ou journées aux maîtres, ils devaient les satisfaire par rétention de leurs gages et autres voies que de raison. » Ceci semble parfaitement raisonnable.

Mais l'ancien régime ne s'en tenait pas à ces justes sévérités; et l'on va voir jusqu'où il osa pousser, vis-à-vis des grévistes, les rigueurs de la répression. L'exemple nous en est fourni par un archiviste, M. Pierre Bonassieux; c'est l'histoire d'une grève qui éclata — à Lyon encore — en 1744, et que M. Bonassieux a racontée en une brochure parue il y a vingt-sept ans, à l'époque où l'on se préoccupait chez nous de donner leur charte aux syndicats. (La loi sous le régime de laquelle vivent actuellement les syndicats fut promulguée deux ans plus tard). Feuilletons cette brochure.

Ce n'est plus chez les imprimeurs, mais chez les « ouvriers en soie » que, cette fois, l'agitation s'est produite.

L'industrie de la soie est alors aux mains de trois catégories de personnes : il y a les *compagnons*, qui fabriquent les tissus; il y a les *maîtres-ouvriers* ou chefs d'atelier, qui dirigent cette fabrication; et il y a les *marchands*, qui vendent les tissus fabriqués, après en avoir fourni aux chefs d'atelier les matières premières et les dessins.

Mais les chefs d'atelier ne travaillent pas que pour le compte des marchands, c'est-à-dire à façon; ils travaillent aussi pour leur propre compte. Ils en ont le droit; et c'est ce qui exaspère les marchands. Ceux-ci se plaignent que les chefs d'atelier ou maîtres-ouvriers leur fassent une ruineuse concurrence, et ils obtiennent, en 1731, un arrêté du conseil qui oblige désormais le maître-ouvrier à ne plus travailler que pour le marchand.

Ouvriers et compagnons se coalisent pour protester contre une mesure si oppressive! Ils entendent n'être point gênés dans la liberté de leur production, et fabriquer pour leur compte aussi, s'il leur plaît.

L'arrêt de 1731 est rapporté six ans plus tard; mais les marchands réussissent, en juin 1744, à le faire rétablir.

Alors, c'est la guerre résolue; et l'on n'attend plus qu'une occasion de l'engager. Le commerce va mal; les vivres sont chers; tout le monde est mécontent. Les maîtres-ouvriers réclament enfin des marchands une augmentation du prix de façon : un sou de plus par aune. Refus des marchands. C'est le signal. La grève éclate.

Oh! c'est une grève qui fait peu de bruit et qui semblerait un jeu d'enfant à nos syndiqués d'aujourd'hui!

Elle durera six jours, — du 3 au 8 août 1744. Sur neuf mille ouvriers et compagnons dont se compose à cette époque la corporation lyonnaise de la soierie, on n'en verra guère, le premier jour, que « cent cinquante » assemblés « au faubourg de la Quarantaine, à l'auberge de la Croix-Blanche ». Et que font-ils? « Ils passent la journée à parler du règlement de 1744, à chercher les moyens de s'opposer à sa mise à exécution. » Et vers cinq heures du soir ils se dispersent, « après avoir diné chacun de son côté, à dix sols par tête ».

Le lendemain matin, rendez-vous à la Guillotière. On est plus nombreux que la veille. Mais « on ne sait quel parti prendre ». Et en attendant de le savoir, on danse sous les arbres « au son d'un violon ».

Néanmoins, n'y a-t-il pas là un danger? Les vieux prévôts des marchands, M. Claret de la Tourrette de Fleury, s'en émeut, et fait renouveler aux grévistes « les anciennes défenses prohibant, sous peine de mort, toute assemblée illicite. » Il est d'ailleurs fort ennuyé, le prévôt; car cette menace de mort est à peu près la seule arme dont il dispose contre les mécontents; et la moindre force armée ferait bien mieux son affaire.

Or, M. Claret de la Tourrette de Fleury, qui a d'ailleurs, nous apprend un mémoire du temps, « aussi peu d'expérience dans le commandement que dans l'administration des affaires », n'est soutenu pour résister à l'émeute (au cas où les grévistes, après avoir dansé, se fâcheraient) que par cent cinquante hommes! Savoir « cinquante arquebuses, cinquante soldats du guet et cinquante de la compagnie franche pour la garde des portes, lesquels sont artisans, crocheteurs, porteurs de chaise, et presque tous mariés. » M. Lépine est mieux pourvu!

Cependant le prévôt décide qu'il faut agir; et, le soir de cette seconde journée, quand les grévistes rentrent en ville « quatre par quatre, marchant en rang comme des soldats », il en fait arrêter cinq : cinq maîtres-ouvriers, désignés comme les meneurs du mouvement.

Les arrestations ont excité l'opinion, et le lendemain, c'est au nombre de plus de mille que les grévistes se trouvent réunis à la Guillotière. Néanmoins on passe cette journée, comme les précédentes, « à se divertir », et peut-être se fut-elle achevée aussi paisiblement que les deux autres, sans l'arrivée des arquebusiers et du guet.

Plusieurs arrestations sont faites. Un soldat tire un coup de fusil, pour intimider la foule, qui jette des pierres. Les grévistes, rentrés en ville, envoient des délégués au prévôt. Les délégués ont « l'air menaçant. » Ils réclament la mise en liberté immédiate des camarades arrêtés, et l'obtiennent.

Visiblement, le prévôt a peur, et veut en finir. Le 6 août, il rend une ordonnance par laquelle les règlements de 1744 « sont regardés comme non avenus et demeurent supprimés. » Un huissier à cheval est chargé d'aller, accompagné

d'un trompette, donner lecture de l'ordonnance aux habitants.

Mais il est trop tard. Ces quatre journées d'agitation ont déchaîné les impatiences et les rancunes. L'huissier à cheval est conspué. La foule croit à une manœuvre du prévôt, et ne veut plus rien entendre. Elle envahit le domicile de quelques marchands. L'un d'eux se nomme Montessuy, et, depuis la veille, on a composé en son honneur une chanson peu rassurante :

Allons chez Montessuy!  
Ma foi, si nos échappes  
Le bogue sera fin.  
Le faut mettre en décappe,  
Faisons-en putta fin!

Le dernier couplet s'achève ainsi :

Si tu qu'il va paraître,  
Y faudra l'assommer!

Montessuy ne fut pas assommé; il se sauva par le toit de sa maison. Mais la journée faillit être mauvaise pour le célèbre Vaucanson qui, de passage à Lyon, passait pour être favorable à la cause des marchands :

Un certain Vaucanson  
Grand garçon  
A reçu une patte  
De los maîtres marchands.  
Gara, gara la gratta.  
Si tombe entre nos mains!

Vaucanson, épouvanté, se réfugiait chez l'intendant d'où il reprenait le chemin de Paris, le soir même!

D'autres marchands sont bousculés et battus; mais les grévistes ne commettent aucun meurtre, et ne pillent aucun magasin. La situation ne s'en est pas moins aggravée. Car les ouvriers en soie ont maintenant derrière eux, pour appuyer leurs « revendications » tous les mécontents de la ville : chapeliers, teinturiers, passementiers, tisserands, crocheteurs... Le prévôt des marchands écrit : « Il s'agit d'apaiser quinze à vingt mille personnes au moins, sauf à les punir dans la suite comme ils le méritent. »

C'est bien ainsi qu'on procéda. Dès le 9 août l'agitation se calma. Diverses concessions avaient été faites aux communautés mécontentes; en ce qui concernait les ouvriers en soie, la confirmation par arrêt du Roi de l'édit qui supprimait les nouveaux règlements était annoncée; et l'arrêt, en effet, arrivait à Lyon le 12 août. Mais tout cela, c'était de la politique... En réalité, on n'entendait rassurer les « séditeux » que pour les mieux mater.

On ne se pressa point. On commença par installer dans Lyon, sous le commandement du lieutenant général vicomte de Lautrec, d'imposantes forces militaires. Un régime analogue à ce que nous appelons aujourd'hui l'état de siège fut établi. Les ouvriers détenteurs d'armes étaient passibles de la peine de mort; et il était interdit aux ouvriers également de se réunir « plus de quatre » au cabaret.

Puis on constitua un tribunal extraordinaire qui relira aux communautés la plupart des concessions précédemment faites, et rétablit les règlements de juin — lesquels avaient été précisément le sujet de la grève du mois d'août.

Ensuite on ouvrit contre les grévistes une instruction. On les jugea. On jugea à côté d'eux tous ceux qui s'étaient associés à la sédition criminelle.

Et près de sept mois après la grève, en mars 1745, on vit des hommes monter à l'échafaud pour expier le crime d'avoir été grévistes.

Le crocheteur Gaspard Jacquet fut exécuté le premier, le 27 mars après-midi. En chemise, une torche à la main, portant au cou une pancarte avec ces mots : *Crocheteur séditeux*, Jacquet vint faire amende honorable, à genoux, devant l'Hôtel de Ville. Puis on le ramena à la place des Terreaux où il subit la question, et fut pendu.

Le lendemain, deux ouvriers en soie, François Exartier et Fleury Parra, étaient condamnés aux galères; l'un à perpétuité, l'autre pour neuf ans. On leur marquait l'épaula au fer rouge et, pendant trois heures, ils étaient exposés place des Terreaux, avec cet écriteau : *Ouvrier en soie séditeux*.

Une amnistie était accordée par le Roi, le 1<sup>er</sup> avril suivant, à un certain nombre de coupables (Exartier et Parra n'en étaient pas!); puis, le 7 avril, huit condamnations encore étaient prononcées par la Cour (toujours les galères, l'exposition et la marque). Un ouvrier, nommé Maujean, était condamné par contumace à être étranglé en effigie sur la place des Terreaux.

La victoire incite à la clémence. Après Fontenoy, le mois suivant, Louis XV accorda une seconde amnistie. Mais dix ouvriers en étaient encore exceptés. Voici les noms de ces galériens : Exartier, Parra, Masson, Gand, Maujean, Petrot, Jance, Gonin, Duchesne et Versieu.

Nos « syndiqués » ont beau dire : on a fait tout de même quelque chemin depuis 1744... et vraiment ils l'oublient trop.

Emile Berr.

## UNE DANSEUSE POÈTE

Miss Isadora Duncan vient, une troisième fois, s'offrir aux applaudissements des parisiens. Sa première apparition, vieille de sept ou huit ans, avait laissé dans l'esprit de quelques délicats une image charmante. La seconde, au cours de l'hiver passé, communiquait à un public nombreux la vive impression de sa grâce toute puissante et de son harmonieuse originalité.

Elle nous donne un plaisir très neuf et très rare. La virtuosité des danseuses de ballet s'efface devant cette vision antique, exerçant sur la sensibilité moderne une séduction inattendue. Miss Isadora Duncan a créé et réalisé une forme d'art à la fois savante, raffinée et poétique.

C'est à la Grèce qu'elle a demandé ses premières leçons. Dans un délicieux article du *Figaro*, M. André Beaunier a raconté comment, dans le fond de l'Amérique, elle interrogea les monuments figurés de l'antique Hellade : vases, reliefs ou statues. Elle fut aussi, dans la Grèce moderne, demander conseil à la belle clarté, aux contours du paysage, aux lignes du Parthéon et retrouver dans les traditions populaires des traces de l'art perdu. De ces modèles feints ou vivants, elle a su tirer une rénovation de la danse.

Voyez-là. De son entrée à sa sortie de scène, son évolution ne sera interrompue par aucun de ces arrêts qui coupent les efforts successifs de nos ballerines. Elle développe un thème continu, sans positions fixes qui soient un repos déguisé.

Son buste ne se contente pas d'osciller pour maintenir l'équilibre. Il se meut en tous sens, se baisse ou se cambre, autant que l'exigent l'élégance des lignes et la variété des

figures. Ses bras, au lieu de garder presque sans cesse la courbe de deux lignes immobiles que la main et le poignet, prennent leur rôle dans l'ensemble des mouvements, ne manquent pas de respecter la classique symétrie. Bien mieux, ses mains souples, ses doigts vivants jouent, dansent et parlent avec une science parfaite.

Elle ne force pas ses jambes à ces exercices de pure agilité qui consistent à tracer des ronds en l'air, à projeter indéfiniment sur soi-même, à décroître dans un saut cinq ou six entrecroisés. Et elle ne fait pas de ses pieds des acrobates désarticulés, raidis sur les pointes, par un artifice pénible. Libres, nus, ils se posent volontiers côte à côte, agissent aisément, appuyant le plus souvent sur la demi-pointe.

En un mot, miss Isadora Duncan s'écarte délibérément des règles qui, depuis le XVI<sup>e</sup> de Noverre, des Gardels et des Vestris, les grands maîtres de ballets du dix-huitième siècle. Pourtant, Noverre, qui avait une haute idée de son art, conseillait aux danseurs de renoncer aux cabriolets, aux entrecroisés, aux pas trop compliqués : « On s'imagine, disait-il, que tout consiste dans l'action des jambes, dans le saut, les sauts, les sauts... Appliquez-vous à la pantomime, noble... »

Miss Isadora Duncan ne prétend pas faire autre chose. Seulement, il y a noblesse et noblesse. La longue et pénible éducation des ballerines tend à les rapprocher d'un type féminin factice, allongé et affiné le corps, le faisant paraître si léger qu'il semble à peine avoir besoin de toucher terre pour s'élever. Aussi ne cultivaient-elles que des mouvements gymnastiques, soigneusement choisis parmi les moins faciles, les moins naturels et combinés en vue du plus ingénieux artifice. Leur suprême talent est d'atteindre à des attitudes presque irréelles sans que l'effort paraît.

C'est un tout autre idéal que miss Isadora Duncan a conçu, d'après l'enseignement de l'antique Raison. La part de gymnastique contenue dans toute danse, restée chez elle une gymnastique rationnelle, développant et assouplissant le corps simplement pour lui permettre d'accomplir des mouvements naturels avec plus d'ampleur, de justesse et par conséquent d'harmonie. Le lui a vu, dans le vaste atelier où elle vient de s'installer, dans le parc de Neuilly, diriger les exercices de sa petite classe de jeunes élèves.

Ces gracieuses et menus personnes, allemandes, suisses et anglaises auxquelles vient d'être biont jointe des françaises, ne sont encore que des espoirs. Miss Duncan les prépare lentement à devenir des modèles achevés de la grâce qu'elle incarne. Pour cela, elle leur fait grandir le corps, leur corps, leur esprit, leur instinct du rythme et de l'harmonie. Les premiers exercices auxquels on les astreint sont des mouvements de gymnastique suédoise. C'est tout dire. Plus tard seulement, on les initie aux secrets de la cadence et aux dessins des pas. Rien ne ressemble davantage à l'éducation athénienne. Platon disait : « L'eurythmie pénètre dans les esprits. »

Miss Isadora Duncan a donc renoué la tradition esthétique de la Grèce et elle la poursuit. Car on ne peut pas dire qu'elle se soit bornée à opérer une simple rigoureuse reconstitution. Cela n'était guère possible, malgré les données établies par quelques archéologues éminents. Et puis cela n'aurait pu être qu'une imitation, une émouleur au point où on fait l'exquis dansé.

Sans doute les beaux documents anciens lui ont fourni des indications précises dont elle a profité. Lorsqu'elle s'avance, d'un pas plein de gravité, une main au front, l'autre tendue vers un invisible Dieu, elle reproduit le geste des adorants. La main ouverte sur les yeux, le corps tout à tour penché en avant, l'autre main au sommet de la tête, les bras levés, c'est l'attitude des Bacchantes. Bondissant sur les demi-pointes, elle meut à contre-temps son visage, comme pour regarder en avant puis en arrière et ses mains tendues devant elle se rapprochent et se balancent; elle se souvient de la Danse des Mains jointes. C'est de la Danse du Voile que dérive ce joli geste du bras incurvé, conduisant la main au sommet de la tête pour retenir une étoffe imaginaire. Admirable, émouvante d'enthousiasme, ayant paré la scène de branches, elle saute sur place. Le bras dressé vers le ciel avec une vigueur gracieuse; elle se conforme à un geste rituel connu. Et ainsi jusqu'aux figures de la Pyrrhique, où, s'inspirant de la danse scolastique, elle se livre à une danse de guerre, leurs armes sur un tempo rythmé, elle se livre à l'ardeur du combat, les gestes armés et menaçants prenant chez elle l'insolite charmante du jeu et l'inachevé délicat des mouvements féminins.

Si donc, le souffle de l'esprit grec a inspiré à Miss Isadora Duncan son idéal, les souvenirs précis de la science lui ont procuré mieux qu'une indicée des danses. On lui a reproché d'imiter les danses de la Grèce, des attitudes et des motifs.

Mais c'est dans la mise en œuvre de ces éléments que se révèle la subtilité de son intelligence qui a raffiné son savoir et la vivacité de son imagination qui l'a enrichi.

Les théoriciens de la chorégraphie considèrent aujourd'hui que leur art, en se séparant de la musique, s'est élevé à une plus haute échelle que des anciens. Il convient, d'après eux, d'aimer la danse pour la seule beauté des lignes qu'elle fait valoir, des ensembles qu'elle compose, et aussi pour l'habileté de ses virtuoses. Le pas sans musique, c'est quelque chose que la musique sans paroles, la symphonie préférée à l'opéra par les vrais amateurs.

Il est certain que la danse grecque, sortie depuis peu des rites religieux, accompagnée d'une mélodie assez simple, devait amuser ou charmer l'esprit concret des Hellènes, surtout par ses symboles ou ses figures. Il leur plaisait d'y reconnaître une préface priant, un guerrier combattant, une bacchante enivré — tandis que la régénérée du rythme leur causait un enchantement physique et profond si délicieux auquel les peuples orientaux sont plus sensibles encore que les autres.

Miss Isadora Duncan n'a-t-elle pas dépassé ses maîtres?

Ses danses ne peuvent avoir une signification symbolique. Qui donc la comprendrait? Miss Duncan a pris pour point de départ des attitudes qu'elle a choisies, figées sur des images de terre cuite ou de marbre. Elle n'a pas prétendu reconstituer les évolutions exactes dont ces attitudes étaient une phase, un moment. Elle les a développées, déroulées si je puis dire, selon les lois probables de l'esthétique ancienne, mais au gré de son invention personnelle.

Et la preuve que telle est bien sa méthode, c'est qu'elle l'a appliquée à d'autres données que celles des vases grecs. Elle a animé ainsi les personnages de l'Ange Musicien ou de la Primavère de Botticelli. La Renaissance et l'antiquité lui ont fourni une sorte d'alphabet plastique. Elle a créé la syntaxe.

Et puis une fois en possession de cette langue des gestes et des pas, elle n'a même plus demandé à l'imagination de lui donner l'attitude initiale. Elle s'est exprimée en toute indépendance. Et alors c'est la musique qui lui a dicté ses trouvailles chorégraphiques. « Elle a traduit les harmonies dionysiaques en harmonies apolloniennes. » Le *Danube bleu*, de Strauss, le *Ballet d'Orphée*, d'Enoch, lui ont inspiré des danses. On lui a reproché d'aimer mal la musique, de manquer de respect à Beethoven; en l'écouter, elle pense à autre chose. Mais les créateurs sont ainsi; tout ce qui passe leur suggère une pensée et les met pour ainsi dire dans la nécessité de l'exprimer, ce qu'ils font, chacun selon leur don. On ne refuse pas au poète le droit d'interpréter en vers une symphonie, le droit de puiser dans les gestes et les pas une mélodie.

Et remarquez que la danse ne pouvant se passer de musique, il est presque inévitable qu'une vraie danseuse voit et agisse ce qu'elle entend. Au reste, je ne prétends pas me prononcer sur la valeur définitive de ces tentatives originales de miss Isadora Duncan. Elles me paraissent caractériser tout-

ment son art personnel. A ce titre, nous leur devons toute notre attention.

Quoi qu'il en soit, dérivée d'une image, suggérée par une mélodie, chacune de ses danses nous plaît et nous touche parce qu'elle est le développement d'un motif simple, le déroulement d'une belle vision, l'expression animée, rythmée et nuancée d'un sentiment que nous partageons. C'est un appel, une menace, un enthousiasme... et cela est également loin de la mimique figurative des Grecs et de la gymnastique abstraite des modernes.

Dans une petite scène, elle reproduit avec une grâce incomparable le jeu des osselets. C'est là une de ses inventions les plus charmantes. Son art s'y montre tout entier. Cette fois, à vrai dire, elle est surtout une mime. Mais elle reste une danseuse, car elle est fidèle au rythme, aux nuances même de l'accompagnement. Et c'est un second point sur lequel elle ne semble avoir été une novatrice heureuse; dans les gestes, tous si naturels, qu'elle fait, elle apporte un mouvement, une justesse, une précision, une harmonie constante que la culture musicale et chorégraphique moderne pouvait seule préparer et soutenir. En somme, elle est bien plus d'égal, dans sa simple marche rythmée, le raffinement des ballerines les plus ingénieuses.

Enfin, au dire des archéologues qui se sont attachés à retrouver les éléments de la danse grecque, celle-ci se contentait parfois d'une eurythmie singulière. La bouffonnerie aristophanesque égayait les mimes, les grosses gaîtés des Komos, cette après-dîner prolongée en buveries, égayait la verve des danseuses et les Bacchantes comportaient sans doute quelques joyeux traits. Miss Isadora Duncan danse ses danses antiques avec une subtilité et un style, j'allais dire avec un « choix d'expressions » où il me semble bien reconnaître l'influence de la culture contemporaine. C'est une Iphigénie douce d'une sensibilité d'artiste. C'est une racine de la danse.

Théophile Gautier, vers 1842, écrivait de Carlotta Grisi et de Petipa : « Elles ont fait de ce dernier acte de *Giselle* un véritable poème, une élégie chorégraphique pleine de charme et d'attendrissement. Plus d'un œil qui ne croyait voir que des ronds de jambe et des pointes s'est trouvé tout surpris d'être observé par une larme, ce qui n'arrive pas souvent dans les ballets. »

En 1842, je n'aimais pas encore la danse. Sans offenser la jolie comète de la Grisi, je puis donc emprunter l'éloge de Gautier pour l'appliquer à miss Isadora Duncan.

Une soirée entière, elle nous retient sous le charme — elle toute seule. Dans les hautes tentes qui tiennent lieu de tout décor, sa silhouette mince se glisse, s'approche. Peu à peu, l'onde puissante et contenue de l'orchestre la soulève. Un rythme impérieux nous emporte avec elle. La musique semble s'être muée en mouvements. Nous l'entendons danser. Elle grandit. Nous la suivons de toute notre attention enchantée. Sa cadence bat en nous. Le sentiment qui la domine, nous le sentons nous-mêmes. Sa lenteur mélancolique nous oppresse. Son enthousiasme, qui élargit ses gestes et éclaire son visage, nous transporte.

Elle grandit encore. Elle emplit la scène, elle la peuple pour nous des images qu'elle évoque, qu'elle montre, qu'elle fait, qu'elle appelle. Il nous semble écouter, ou voir on ne sait, la récitation d'un poème. Ce poème, elle le compose, elle est un poète. Dieu le sait avec toute sa sincérité, avec toute sa subtile intuition du beau. Réellement, en cet instant, son art se suffit à lui-même. Il idéalise et multiplie sa grâce large et simple. Dans sa tunique, chaste et légère, elle court. Sûrement c'est ainsi que s'avancèrent les déesses. Deux petites ailes de gaze bleue volent à ses pieds. C'est Iris, messagère des Dieux, qui était endormie au creux de quelque hypogée. Mais dans la pénombre sereine, la « lampe éternelle » veillait. Guidé par cette lueur, un archéologue de nos jours l'aurait sûrement et raménée par la vertu du rythme immortel. Elle est la grâce antique rendue plus touchante par une sensibilité nouvelle. Et elle danse.

Henri Verne.

## Mme DU BARRY

« Le roman n'est que de la petite histoire probable; l'histoire, c'est du grand roman vrai et porté sans cesse à sa suprême puissance. » Nulle histoire ne justifie mieux cette observation de M. Paul Bourget que celle des temps où a vécu Mme du Barry. Le simple récit de sa vie réduit aux grandes lignes de son aventure, — l'origine, la faveur, la disgrâce et la mort, — dépasse l'intérêt de toute biographie romanesque de femme; mais, pour qu'il ait toute sa force, il faut que ce récit soit véridique et que, précisément, les procédés du romancier ne s'y mêlent point.

C'est jusqu'à présent la vérité qui a manqué le plus à cette pauvre mémoire de pécheresse. Pourquoi l'érudit se défendrait-il d'étudier, avec sa méthode attentive, un sujet même délicat par quelques côtés? Outre que tous les personnages historiques ont également droit à la justice, il n'est pas indifférent de connaître exactement leur caractère et leur rôle, quand le jugement qu'on porte sur eux aide à condamner un souverain, un régime, tout un siècle.

Écoutons les Goncourt, dont le livre célèbre, puéril et faux, a fait longtemps autorité : « Les peuples perdent la foi et l'illusion à entendre cet esprit de fille, allumé par le champagne, casser les vitres de l'Œil-de-Bœuf... Mme du Barry fait le mal d'une courtisane qui fait son métier et obéit à ses instincts... Involontairement et par sa nature, elle déconstruit tout ce qui l'approche et tout ce qui la touche. Qu'elle pousse les doigts de Zamore dans la perruque du chancelier livré aux hanneaux ou la gorge en l'air, qu'elle se fasse présenter, en chemise, ses mules au saut du lit par le nonce du Pape, elle fait toujours ce rôle et cette œuvre de bafouer, d'amodirer et de ravaler à son ton et à sa mesure les institutions, les traditions, les caractères... » Ce sont là des anecdotes ridicules, des naïvetés de pamphlet. Elles ne gagnent qu'un intérêt littéraire à révéler le style de flamme d'un Michelet. Pour les prendre au sérieux, il faut tout ignorer de la cour de France au dix-huitième siècle, il faut n'avoir aucune idée juste des hommes ni des temps, et se faire la proie naïve des libellistes et des rhéteurs.

La légende ordurière de Mme du Barry est l'œuvre concertée des partisans du Parlement et de M. de Choiseul. Elle a été popularisée par des écrivains, de tout temps applaudis, qui se plaisaient à conter des ignominies sous l'hypocrite excuse de venger la morale. On a accueilli leurs racontars avec un empressement malsain, sans se montrer exigeant sur la vraisemblance. Ce n'est pas au dix-huitième siècle, mais au dix-neuvième, que nous sommes parvenus à notre siècle nouveau, où la vérité nous est cachée par les amis de Choiseul sur une grande partie du règne de Louis XV. Ce sont gens d'esprit, de méchanceté élégante, et occupant tou-

jours le devant de la scène; ils ont tant écrit, et menti avec tant d'agrément, qu'on les croit aisément sur toutes choses. Qui de nous n'a donné, sans le vouloir, à ses jugements les couleurs de leur rancune et pris, pour parler de leurs adversaires, le ton dédaigneux de Chateaufort?

Les vrais témoins de l'existence de Mme du Barry sont ceux qui n'ont eu à servir contre elle aucun parti et qui ont simplement regardé vivre une de leurs contemporaines. Ces témoins-là, sans exception aucune, sont fort éloignés de la mépriser et ce n'est point seulement à la beauté incontestée de la femme qu'ils rendent hommage.

Sénac de Meilhan, qui a vu la fin de sa carrière, rend sur son caractère un verdict exempt de sévérité : « Les plus importants événements qui avaient eu lieu pendant sa faveur avaient passé devant ses yeux comme les personnages de la lanterne magique. Elle ne s'en était point mêlée et il ne lui en restait qu'un confus souvenir. Lors de la Révolution, elle se signala par son dévouement et une bonté singulière pour ceux qui étaient menacés d'en être les victimes. Enfin cette femme, que rien n'avait prévenue dans sa jeunesse contre le vice et qui avait été entraînée par la misère et les mauvais conseils, n'a jamais fait de mal avec tout pouvoir de nuire. C'est une modération remarquable dans sa position, et qui lui donne des droits à l'indulgence des gens les plus sévères. »

Le comte d'Espinchal, qui l'a connue avant son élévation et a été plus tard de ses familiers, écrit en peu de mots la châteline de Louveciennes : « Elle est bonne, généreuse, d'une société douce, excellente amie, très charitable et extrêmement obligeante. Elle est, chez elle et dans le public, de la plus grande décence, démentant à cet égard tous les mensonges grossiers que la calomnie s'était plu à répandre sur elle, lors de sa plus grande faveur. » Le marquis de Bouillé ajoute quelques traits : « Son ton n'avait rien de commun, encore moins de vulgaire; sans avoir un esprit brillant, elle n'en manquait point autant qu'on s'est plu à le dire; et sa bonté ainsi que sa simplicité eussent pu porter d'ailleurs, à y faire moins d'attention. »

Le prince de Ligne, lié de tout temps avec la favorite, excuse Louis XV de sa dernière faiblesse : « Je l'ai vu tous les jours, chez Mme du Barry, la dernière année de sa vie. Il est inouï que ceux qui faisaient ce qu'il faisait le trouvaient mauvais, et les vils courtisans de Mme de Pompadour, petite bourgeoise élevée à son mari, criaient à la corruption de meurs pour une maîtresse de plus, qui avait un bien meilleur cœur que l'autre et ne décidait ni de la guerre ni de la paix. »

Elle trouva grâce devant la malignité du prince de Talleyrand, qui la mena fort au-dessus de Mme de Pompadour pour le ton et la parole. Celle-ci, dit-il, « différait en tous points de Mme du Barry, qui, moins bien élevée, était parvenue à avoir un langage assez pur. Mme du Barry avait les yeux moins grands, mais ils étaient plus spirituels; son visage était bien fait et ses cheveux de la plus grande beauté; elle aimait à parler, et elle avait attrapé l'art de conter assez gaîment. » Nulle trace donc, chez les contemporains sérieux, de cette prétendue grossièreté de langage dont on veut souiller cette jolie bouche. Quant aux manières, dès la première heure, elles sont parfaites : « Elle a beaucoup de beauté, surtout par le bas du visage », note Versailles le duc de Croÿ, « un air très noble, aisé, doux, sans prétention, fort bien faite, et en tout l'air d'une bonne personne. » « Je fus étonné », dit M. de Bellevue, « comment, pour n'y avoir point été élevée, elle avait pris le ton et les manières des femmes de la cour. » Cet « air très noble » qui rehausse jusqu'à la fin une beauté irréprochable, c'est déjà ce qu'on remarqua les inspecteurs de M. de Sartine, quand ils ont vu, pour la première fois, apparaître à l'Opéra la maîtresse de Jean du Barry.

Elle est instruite; elle a beaucoup lu. « Sa conversation », selon d'Espinchal, « est intéressante et, depuis sa retraite, la lecture a été, après la toilette, sa principale occupation. » Il ajoute qu'elle a « peu d'esprit »; mais, si lui manque de l'esprit au sens où l'entend le dix-huitième siècle, elle possède l'art de conter l'anecdote et même de glisser, dans l'intimité (car « elle sait son monde »), ces propos légers que l'on n'avait point l'habitude d'entendre à Versailles. Sa causerie, que ses amis ont tant aimée, est délicate. Dès la première rencontre, elle séduit : « Ses yeux bleus bien ouverts », raconte M. de Bellevue, « avaient un regard caressant et franc, qui s'attachait sur celui à qui elle parlait et semblait suivre son visage l'effet de ses paroles. Elle avait le nez mince, une bouche très petite et une peau d'une blancheur éclatante. Enfin, l'on était bientôt sous le charme... »

La bonté, voilà le trait distinctif du caractère : « Mme du Barry », dit Bellevue encore, « était bonne et aimait à obliger, n'avait point de rancune et était la première à rire de toutes les chansons qu'on faisait sur elle. » Tous les témoignages concordent, sans parler des lettres de ses amis, qui ont eu pour cette bonté un culte enthousiaste : « Vous êtes privilégiée de la nature », lui écrit l'un d'eux; « il en est de votre beauté comme de votre bonté : l'une et l'autre ne finiront qu'avec vous. »

Il suffisait de l'entrevoir une fois pour deviner cette qualité dominante, qu'aucune déception n'avait pu altérer. « En me rappelant son sourire si plein de grâce et de bonté », dira Brissot, qui lui parla un jour dans l'anticamère de Voltaire, « je suis devenu plus indulgent envers la favorite. » Et le conventionnel raconte une conversation qu'il eut avec Mirabeau, Laclos et Honnête de Nehra sur les maîtresses de Louis XV. La faiblesse et l'infamie du monarque furent flétries, comme il convenait, par ces âmes vertueuses : « Je témoignai en riant », ajoute Brissot, « quelque indulgence pour la du Barry, aussi vile, mais cent fois moins odieuse à mes yeux que ses rivales, et qui n'eût de commun avec elles qu'une faveur dont elle n'abusait pas despotiquement et des mœurs qui ne me semblaient guère plus coupables. » Vous avez raison, dit Mirabeau... elle n'a pas lancé de lettres de cachet contre ceux qui médisaient de ses vertus... Et faut la purifier, répliqua Laclos. Et l'on reconnut que « le

déshonneur de cette femme venait de sa naissance, de son éducation, de ceux qui l'ont prostituée. »

Laclos et Mirabeau ont ensemble publié le portrait d'Elmire, portrait physique et moral dont pas un trait n'est méchant pour elle, et qui institue tout un parallèle pour lui sacrifier Mme de Pompadour : « Elmire avait reçu de la nature un assortiment de beautés dans tous les genres, qui presque jamais ne se trouvent réunies... L'œil enchanté ne quittait l'expression de la physiognomie que pour retrouver les mêmes avantages dans les formes si naturellement soutenues, dans une taille si agréablement dessinée, dans les bras si parfaitement arrondis, terminés par des mains voluptueuses... Elmire, faisant un pas immense et quittant son humble toit pour le palais des rois, ne s'y trouva pas déplacée... (Elle) ne s'enorgueillit point; elle n'humilia même pas les personnes qu'elle pouvait perdre... Elmire, bien plus sage que celle dont elle occupa le poste, méprisa ces biographies scandaleuses, ces lettres supposées ou embellies qu'on répandait avec affectation. La malignité resta dupe d'elle-même, puis qu'Elmire ne conserva pas moins le cœur de son amant et les égards de ses amis... Elmire ne redouta point le jugement de la postérité. »

Moralistes et grands seigneurs, gens de cour et révolutionnaires, sont tous d'accord pour tracer de Mme du Barry un portrait sympathique.

Le souvenir de Mme du Barry devra désormais peser moins lourdement sur l'époque et y évoquer moins de honte. Si l'on peut reprocher encore à la dernière maîtresse bien des folles dépenses, songeons que les arts surlout en profitèrent; elle fut un Mécène remarquable, et des commandes distribuées par ses petites mains plus d'un chef-d'œuvre nous est resté. Ce n'est pas une des moindres nouveautés de ce livre que de nous faire connaître en détail un zèle ardent, avisé et personnel, qu'elle a continué selon ses moyens dans sa disgrâce. A Versailles, en vérité, le temps seul lui avait manqué pour



Leurs applaudissements ou leurs sifflets partent comme des salves de mousqueterie et leur ont fait donner le nom de *mosqueteros*. Vers la fin du dix-septième siècle, lorsque Mme d'Aulnoy visita Madrid, le grand juge du théâtre, celui dont le public acceptait les arrêts sans discussion, était un simple cordonnier. Les auteurs allaient dans sa boutique lui lire leurs pièces pour obtenir ses bonnes grâces; le jour des premières représentations, tout le monde avait les yeux fixés sur lui. Les jeunes gens, de quelque qualité qu'ils fussent, baillaient, riaient, sifflaient ou applaudissaient à son exemple.

Le peuple qui exerçait cette influence sur la formation et la destinée de son théâtre ne ressemblait guère aux autres peuples de l'Europe. Caractérisé par des traits distinctifs et originaux, il devait rechercher sur la scène des sujets et des situations où se retrouverait quelque image d'un état social si particulier. Dans toutes les classes de la société espagnole se conservaient encore des habitudes chevaleresques. La fierté y était générale. Parmi ceux qui exerçaient les professions les plus humbles, parmi les nombreux oisifs qui préféraient la misère au travail, beaucoup prétendaient descendre des anciennes familles chrétiennes et faisaient remonter leurs titres de noblesse jusqu'à la lutte contre les Maures. Quelque chose de poétique se mêlait naturellement aux traditions de la chevalerie. La poésie pénétrait partout dans les mœurs avec l'amour, la galanterie, la courtoisie envers les femmes. Les romances populaires entretenaient l'orgueil par le récit des exploits des ancêtres et le culte de la femme par la peinture des amours héroïques. Le théâtre, en réchauffant les sentiments de la nation, recueillait, dès l'origine, une empreinte poétique. Il s'habitua à peindre la vie sous les couleurs éclatantes, avec une exubérance d'imagination qui répondait à la vivacité des émotions populaires. Quoiqu'il s'adressât aux gens du peuple aussi bien qu'aux grands seigneurs, il ne tomba presque jamais dans la platitude et dans la vulgarité; la complexité du sentiment public le maintint généralement dans la région de la poésie et l'accoutuma à parler en vers.

Populaire et poétique, destiné à un peuple imprégné de poésie, le théâtre espagnol fut en même temps profondément national. Ceux qui le fondaient cherchaient avant tout à satisfaire le public auquel ils s'adressaient et à peindre les mœurs de la nation à laquelle ils appartenaient. Ni Lope de Vega, ni Calderon n'obéissent à des lois qui enchaînent leur liberté; ils n'ont point à composer avec les prescriptions impérieuses d'un code dramatique; ils ne sont point assaillis par ces scrupules, par ce souci de mettre d'accord les instincts et les règles qui rendaient parfois si malheureux le grand Corneille. L'essai critique qui inspirait plus tard à Goethe et à Schiller des transactions savantes entre l'art classique et l'art romantique leur fait défaut. Ils écrivent uniquement pour obtenir un succès immédiat. Ils savent cependant qu'il y a des règles, mais ils ne s'en embarrassent pas plus que le public ne s'y intéresse. « Lorsque j'ai écrit une comédie, dit sans remords et sans fausse honte Lope de Vega, je renferme les principes sous dix clés et je confie de mon cabinet Plautus et Térence pour qu'ils ne murmurent pas contre moi. J'écris suivant la manière qu'ont inventée ceux qui cherchaient les applaudissements du public. Ça en finit, puisque c'est lui qui paie, il est très juste de lui parler, même en ignorant, pour lui faire plaisir. »

Des auteurs dramatiques qui recherchaient tout et de parti pris la faveur publique présentaient naturellement aux spectateurs ce que ceux-ci connaissent et aiment le mieux : le tableau des mœurs nationales. Le théâtre devient ainsi le miroir le plus fidèle de la société. On la retrouve tout entière sur la scène avec le contraste habituel de son goût pour le plaisir, de sa gaïeté spirituelle et de ses passions violentes. L'excellent *Essai sur le théâtre espagnol*, qui a été publié jadis sous le pseudonyme de Louis de Viel-Castel, nous servira à bien montrer la conformité absolue des fictions dramatiques et des mœurs réelles. M. de Viel-Castel a vécu longtemps en Espagne; il y a appris la langue aux meilleures sources et y a recueilli une très riche bibliothèque. C'est un guide instruit et exact; on peut le suivre avec confiance.

Irons-nous jusqu'à dire qu'on ne trouvera sur la scène espagnole que l'expression des sentiments particuliers à l'Espagne? Ce serait dénaturer notre pensée. Les sentiments les plus généraux de la nature humaine ont leur place dans ce théâtre, comme dans tous les théâtres du monde; seulement ils y paraissent sous des couleurs espagnoles. L'amour, la jalousie, la dévotion n'appartiennent pas en propre à l'Espagne; on les rencontre ailleurs; mais nulle part on ne les exprime de la même manière. L'amour espagnol est généralement jeune, poétique, plein de grâce et d'esprit. La femme n'y joue pas le rôle languoureux ou passif qu'elle joue souvent sur notre scène et sur la scène anglaise. Elle donne à sa passion un tour aisé et vif qui surmonte même aux mécomptes et aux inquiétudes; elle ne connaît ni l'abattement ni la mélancolie; trahie, trompée, malheureuse, elle se défend encore avec la pleine possession de ses facultés et toute l'énergie d'une âme vaillante. L'amoureux espagnol ne nous donne pas le spectacle de la tristesse d'Hamlet ou du désespoir de Roméo; il ne pousse pas de soupirs comme Xipharès, ou comme Britannicus, comme Bajazet, ou comme ces amants de la comédie de Molière, qui ont constamment besoin du secours et des encouragements de leurs valets. Sa façon d'aimer a quelque chose de piquant et de spirituel. Il ne peut exprimer son amour sans y mêler une pointe de gaïeté et de badinage.

Une jeune fille qui aime, en Espagne, ne se résigne pas à subir sans se défendre la volonté d'un père. Mariane ne laisse pas disposer de sa main en faveur de l'artifice; elle se garde pour Valère sans avoir besoin du secours de Dorine. Si on la trompe, elle ne se cache pas sous un déguisement, comme la Viola ou l'Hélène de Shakespeare, pour reconquérir à force de tendresse le cœur de son amant; elle poursuit l'infidèle, non pas pour le ramener à elle, mais pour choisir l'heure de la vengeance et frapper à coup sûr.

La jalousie, voilà un des traits les plus frappants du caractère espagnol et, par suite, un des thèmes favoris du théâtre. Sur d'autres scènes on a peint des jaloux. Roxane fait tuer Bajazet dans un accès de jalousie, Néron est jaloux de Britannicus, Oreste jaloux de Pyrrhus, Hermione jalouse d'Andromaque. Othello semble résumer en lui toutes les angoisses et toutes les fureurs de l'amour qui se croit trahi. Mais, dans Racine comme dans Shakespeare, le jaloux ne pense qu'à son amour. Othello ne voit que le vide et le désenchantement de sa vie, la confiance dans la sincérité des créatures humaines à tout jamais détruite, l'isolement qui l'attend après l'ivresse des jours heureux, désormais transformés en souvenirs amers. Hermione ne songe qu'à l'infidélité de Pyrrhus, à la douleur d'être trahie et abandonnée pour une rivale. Ce qu'il y a de particulier dans la jalousie espagnole, ce qui ne se retrouve pas ailleurs dans la peinture du même sentiment, c'est que le jaloux pense à son honneur plus qu'à son amour.

A. Mézières.

## A Travers les Revues

### Les « Misérables »

M. Gustave Simon publie, dans la *Revue*, une intéressante série de lettres de Victor Hugo relatives à la publication des *Misérables*. Ce roman avait été annoncé, dès 1854, sous le titre de *Les Misérables*. Et puis la politique et la poésie occupèrent l'auteur des *Châtiments* et de la *Légende des Siècles*. En 1880, il se remit à sa grande œuvre.

Deux éditeurs belges, associés, Lacroix et Verboeckhoven, firent leurs propositions. Le 20 septembre 1881, les termes du traité furent à peu près arrêtés; Hugo écrivit :

L'action du livre est une, les trois parties existent sous des titres spéciaux, mais tout le livre tourne autour d'un personnage central qui le résume.

C'est le drame social mêlé par moments, comme cela doit être, au drame.

Quant à la longueur exacte du livre, je ne saurais la calculer en ce moment, puisque j'ai encore ça et là quelque chose à y ajouter. Ce sera, à coup sûr, plus du double de *Notre-Dame de Paris*.

Le traité fut signé le 4 octobre. Moyennant trois cent mille francs, les éditeurs avaient pour douze ans la propriété des *Misérables*. Ils se préoccupèrent d'annoncer l'ouvrage. Hugo leur écrivit :

Vous pouvez y joindre quelques détails sur le livre, sur l'époque de la mise en vente de la première partie, sur la division en trois parties intitulées : la première *Fantine*, la seconde *Cosette* et *Marius* et la troisième *Jean Valjean*, qui seront comme les trois actes du drame social et historique du dix-neuvième siècle. Ajoutez que l'ouvrage aura sept ou huit volumes, et que chaque partie fera une sorte de tout, ou de drame distinct tournant autour d'un personnage central.

Victor Hugo travailla passionnément, à partir du mois de septembre 1881. Il était à la besogne des six heures du matin et il y restait jusqu'à onze heures; deux heures pour le déjeuner et pour le repos; d'une heure à six heures, travail; deux heures pour le dîner, puis, travail jusqu'à minuit, une heure ou deux heures du matin.

Au mois de novembre, il s'agit d'un prospectus. Hugo écrit à son éditeur, qui est un homme assez pressé :

Nous parlerons ici du prospectus que vous désirez. Il devrait être très court, ne déflorer le livre en aucune façon, parler surtout de *Notre-Dame de Paris*, car on a mauvaise grâce à parler de l'ouvrage et de bonne grâce à rappeler le passé et dire ceci en substance :

Après le moyen âge, le temps présent; telle est la double étude de Victor Hugo. Ce qu'il a fait pour le mode gothique dans *Notre-Dame de Paris*, il le fait pour le mode moderne dans les *Misérables*. Ces deux livres seront dans son œuvre comme deux miroirs reflétant tout le genre humain.

Victor Hugo tenait à corriger ses épreuves lui-même. Lacroix ne demandait qu'à lui épargner ce travail; ainsi, d'ailleurs, il se serait à lui-même épargné des frais et des ennuis. Hugo répondit :

JAMAIS on n'a imprimé ni on n'imprimera la première édition d'une de mes œuvres sans que je revoie les épreuves.

Cela est bien, ce bon homme de lettres ne négligeait pas le détail de son métier.

Au commencement de décembre, Lacroix vint à Guernesey; il en partit emportant la première partie de *Fantine*. Il fut si content qu'il lui en donna deux volumes il le voulut, avec ce qu'il emportait, en faire trois. Cela déplut à Victor Hugo :

Je regrette que, malgré mon observation faite en vous remettant la manuscrit, vous fassiez trois volumes des deux premiers. Vous déconcertez les petites bourses, je le crains. En deux volumes, vous auriez vendu 30.000 exemplaires de la première partie, petit format, en un mois. Vos trois volumes feront cher le format bon marché. Je désire vivement me tromper.

Ce que j'ai ajouté sur Waterloo est terminé. Cela commence la seconde partie et, je crois, portera coup.

Victor Hugo corrigeait ses épreuves; et afin d'épargner à son éditeur de trop pénibles frais de poste, il copiait sur de minces feuilles de papier ses corrections, avec l'indication de la page et de la ligne. Exemples :

Page 8, ligne 4, au lieu de bon homme — bonhomme.

Page 30, ligne 41, au lieu de suivante — servante.

Page 31, ligne 45, au lieu de Gueryas — Queyras.

Surcroît de besogne. Et il portait lui-même ses lettres à la poste, quelquefois très tard dans la nuit. Et il demandait de secondes épreuves, voire de troisièmes épreuves si les typographes s'obstinaient à ne pas faire la correction qu'il avait demandée, il s'obstinait à la réclamer. Même, il se fâchait. Pour une virgule, il se fâchait avec son éditeur. Il avait bien raison : les virgules sont magnifiques... Les correcteurs avaient leurs idées; mais il avait les siennes et il n'en dédaignait pas. Ainsi, un jour, il écrivait à son éditeur Lacroix :

Toutes les fois qu'il y a une virgule avant un et, le correcteur ôte la virgule. Or la virgule doit être souvent placée avant une conjonction. Cela dépend du sens.

Ah! ah! les correcteurs avaient, oui, leurs idées, qui étaient conformes à des dictionnaires : il se fâchait!

Partout où il y a des bluts, mettre : bluts. (Bleuet vient de bleu. Ne tenez aucun compte de la stupide orthographe des dictionnaires qui sont tous faits par des ânes).

Il était furieux à cause des coquilles. On lui écrivait *paix* au lieu de *pain*, *cave*

au lieu de *lave*, *fameux soleil* au lieu de *faux soleil*. Oh! « fameux soleil » le désolait. Même, on lui écrivait *prêtre* au lieu de *pitre*; et, sans doute, il était anticlérical; il l'était même de la façon la moins circonspecte; cependant!...

Avec tout cela, donner le « bon à tirer » le mettait dans tous ses états. Sur la troisième épreuve, il inscrivait :

Bon à tirer. A regret.

C'est bien!... Un bon homme de lettres (et non un bonhomme de lettres) a des scrupules... que le lecteur ne connaît pas.

Un jour encore, il écrivait à Lacroix : Comme vous le voyez, monsieur, il est impossible de ne pas demander une deuxième épreuve pour presque toutes les feuilles. Sur onze feuilles corrigées, je n'ai encore pu vous donner que quatre *bon à tirer* (feuilles 1, 2, 5 et 9), et encore ne suis-je pas sans inquiétude. Pourtant, je rends justice à la correction préalable, qui est supérieurement faite et on je reconnais vos soins si attentifs et si intelligents. Mais, quel qu'on fasse, l'œil de l'auteur est presque toujours nécessaire deux fois. Pour alléger autant que possible vos frais, je vous recopie les corrections, ce qui vous épargne le coût du retour des épreuves sous enveloppe par la poste. Mais cela me prend un temps précieux que je puis mieux employer dans votre intérêt et je ne pourrai évidemment continuer ainsi.

Il faisait de son mieux, gentiment. Mais il y avait tout le temps des fautes. Les fautes qu'il avait indiquées, on ne les négligeait pas :

Je voulais, pour gagner du temps, vous envoyer aussi la feuille 18; mais, l'examinant, j'ai reconnu qu'elle n'avait pas été touchée, que pas une des corrections n'avait été faite et que, par conséquent, je me donnais beaucoup de peine pour arriver à ce résultat de vous donner un deuxième exemplaire des corrections indiquées par moi, inutilement, il y a trois jours. C'est ici vraiment le cas de faire une observation très sérieuse à votre correcteur, qui, par sa négligence, cause un tel retard. Vous auriez aujourd'hui le bon à tirer de la feuille 18. C'est une semaine perdue.

Lacroix était, de son côté, fort inquiet. Les contrefacteurs préparaient les *Misérables*. Et ils avaient soudoyé l'un des ouvriers du pauvre Lacroix, qui, à cause de cela, se dépeçait éperdument, se dépeçait un peu maladroitement. Il demandait à Hugo de venir à Bruxelles. Hugo lui répondit :

Ma santé ne me permettrait pas en ce moment le voyage de Bruxelles. Pourtant, ne regrettez rien, car il serait contraire à vos intérêts. Je fais à cette heure en trois mois un travail de six mois, un travail énorme, et je ne le ferais pas si je n'avais point la solitude.

Ce voyage de Bruxelles ne me serait possible qu'après ce grand coup de feu passé.

Et puis, le 2 février, deux heures du matin :

Depuis dix jours, pas d'épreuves; je n'y comprends rien. Travaillant au manuscrit le matin, je corrige les épreuves le soir. Il arrive souvent que cette correction me mène tard dans la nuit (comme aujourd'hui), alors que je vais les jeter moi-même à la boîte pour qu'elles partent le lendemain matin... Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux que je fusse forcé de renoncer à certains développements. Il s'agit de votre honneur et de la page. Mais, réfléchissez, si je passe la nuit à corriger les épreuves, je ne puis travailler le matin, et ce que vous gagnez en rapidité du côté de l'impression, vous le perdez du côté du manuscrit. Il serait fâcheux



## LE LIVRE DU JOUR

## LA BATAILLE D'ESSLING

La librairie Perrin va publier les *Souvenirs de chef de guerre* de Grueber, bavarois, officier de cavalerie autrichienne, qui avait fait toutes les campagnes de Napoléon dans les rangs des armées ennemies.

Voici le passage de ces intéressants mémoires, consacré aux journées d'Essling :

Un mois plus tard, en mars 1809, le régiment reçut l'ordre de marcher sur la France. L'archiduc Charles prenait le commandement de l'Armée d'Allemagne et l'archiduc Jean celui de l'Armée d'Italie.

Qui eût alors vu l'enthousiasme de cette magnifique armée dans sa marche sur la Bavière n'eût pas douté un seul instant de voir bientôt les vertes lauriers couvrir nos fronts vainqueurs. Hélas ! il en était écrit autrement dans le livre de la Fortune.

Nous marchions un jour sur Landshut, par un beau soleil lorsque, tout à coup, le ciel s'assombrit ; un violent orage s'annonçait.

Le vent se leva en tempête, et sous sa violence, l'eau qui tombait abondamment cingla si bien la tête de nos chevaux que, sur toute la colonne (nous étions quatre de front), ceux-ci firent demi-tour instinctivement, comme sur un mot de commandement. Ce n'est pas sans peine que nous pûmes remettre nos chevaux face en tête. En soi, ce n'était là qu'une chose banale, un pur hasard ; mais les hommes y virent aussitôt un mauvais présage et en éprouvèrent un grand découragement. Nous autres officiers, nous devions chercher à détruire cette mauvaise impression ; nous le fîmes, non sans peine, et encore je ne sais si nous y parvînmes réellement.

Toute la journée notre marche se continua sous une pluie diluvienne, au milieu des éclairs et du tonnerre. La nuit vint et nous marchions encore quand, tout à coup, ordre de faire halte dans un village bavarois, des régiments d'infanterie s'étaient croisés et enchevêtrés en avant de nous : leur marche avait été mal réglée, ainsi qu'il arrive souvent dans la conduite des grandes armées.

Le hasard voulut que je m'arrêtasse avec mon peloton juste en face d'une maison d'assez belle apparence. On nous avait ordonné d'allumer des feux aux arrières un peu prolongés, car la pluie était froide. Je descendis donc et je frappai à la porte. Un vieillard vint m'ouvrir. Comme il pleuvait toujours à torrents, je demandai au brave homme un abri. Très amicalement, il me conduisit dans sa chambre où pétillait un bon feu.

Au cours de la conversation j'apprends qu'il est l'instituteur de l'endroit, que sa maison est la maison d'école. Je lui demande la distance de son village à Andermannsdorf. « Une petite demi-heure à travers champs », me répond-il. « Mais alors, lui dis-je, vous connaissez le curé Lautenschlager ? » « Ah ! je crois bien, s'écrie le vieillard, c'est notre inspecteur. » « Connaissez-vous aussi la dame qui habite chez lui, Mme von Grueber ? » « — Et comment ne la connaissez-vous pas, une dame si bonne, si charitable envers les pauvres ! » « C'est ma mère, lui dis-je. »

Le bon vieux était fou de joie. Il me raconte qu'il connaît aussi très bien ma sœur et me promet d'aller, dès le lende-

main, à Andermannsdorf porter de mes nouvelles à ma chère mère. J'écrivis donc une petite lettre que je remis à l'instituteur.

Quelques années après, j'apprends de ma mère qu'il avait effectivement fait ma commission dès le lendemain...

Nous étions au 21 mai, veille de la Pentecôte, 1809. Au coup de midi, les tambours font entendre leur roulement, et toute l'armée autrichienne prend sur deux lignes son ordre de bataille. C'était un spectacle splendide que celui de tous nos régiments échelonnés à droite et à gauche, à perte de vue de nos batteries d'artillerie, de tous ces hommes prêts à se battre.

Le temps était magnifique, quoique un peu chaud.

En face de nous, à une grande distance, on apercevait sur la rive gauche du Danube une ligne sombre. Cette ligne se rapprocha et se révéla à nous comme une ligne de bataille compacte, qui s'établissait parallèlement à la nôtre.

Bientôt l'on put clairement distinguer les troupes ennemies, et à leur tête Napoléon, sur son cheval blanc, accompagné d'une nombreuse suite.

A l'œil nu on voyait que les fusils étaient disposés en faisceaux ; les troupes étaient au repos.

De notre côté, nous étions parfaitement tranquilles, lorsque, vers deux heures de l'après-midi, une très courte proclamation imprimée est distribuée aux régiments, puis lue par les officiers à chaque compagnie comme à chaque escadron.

Telle en était la teneur : « Soldats, d'ici demain, nous aurons bataille. D'elle dépend l'existence de la monarchie autrichienne, le sort de notre bon empereur François, le sort de chacun de vous ; la Patrie, le Monarque, vos parents et amis ont les yeux sur vous, confiants en votre courage, en votre bravoure. Dans vos mains repose, etc... »

« Le généralissime, »

« Archiduc CHARLES. »

Un hurrah général, garant de l'esprit guerrier qui anime les troupes, part des deux lignes de bataille autrichiennes ; mais nos cris de joie ont excité l'attention de nos adversaires ; ils rompent les faisceaux et se préparent à la lutte.

Vers trois heures, sur la ligne de nos avant-postes d'Essling à Aspern un feu de tirailleurs commence à se faire entendre, scandé par le canon.

La retraite de notre chaîne d'avant-postes nous donnait la certitude de l'attaque des Français ; nos deux lignes de bataille marchent à l'ennemi, musique en tête.

Les généraux galopent sur le front de leurs divisions et lancent leurs vigoureux appels : « Enfants, voici le moment ! En avant et courage ! » En un clin d'œil, on aperçoit les colonnes noires et bleues des Français surgir de toutes parts comme de véritables fourmillières ; on voit distinctement leurs masses s'avancer sur nous en ordre de bataille.

Des deux côtés, l'artillerie fait rage : nos musiques réduites au silence, se retirent en arrière des lignes.

Tout à coup l'armée autrichienne entière s'arrête ; un feu meurtrier décime notre aile droite, et au même moment mon général qui se tenait devant sa brigade, remarque que, de ce côté, à une portée de canon, se déploie une nouvelle

batterie ennemie. Voulant à tout prix l'empêcher d'ouvrir le feu et de nous prendre ainsi en écharpe, il m'envoie porter au colonel commandant les cuirassiers de l'archiduc François, les plus rapprochés de cette batterie, l'ordre de l'attaquer aussitôt avec une division (1).

A toute allure je me porte auprès du colonel et lui transmets l'ordre. A peine ai-je rempli ma mission qu'un obus ennemi éclate devant mon cheval avec un bruit d'enfer, couvrant de projectiles à droite et à gauche le front du régiment. Mon cheval fait une lancade, sa gorge se rompt. Un second obus éclate à mes côtés ; l'animal, affolé, s'élance « ventre à terre » (2) sur la première ligne française, y pénètre par un intervalle, tourne à gauche et, complètement emballé, continue sa course entre la première et la deuxième ligne de bataille ennemie, sous la grêle des balles autrichiennes.

Parvenu à l'aile droite ennemie, l'animal tourne de nouveau à gauche, se fraye encore un chemin à travers les ennemis et tout tremblant, écumant, haletant, atteint notre aile gauche, commandée par le feld-marchal-lieutenant prince Rosenberg. Là, il s'arrête brusquement ; d'un bond, il saute à terre et raconte mon « malheur (3) » au prince. Il me fait aussitôt donner une gourmette de l'un des chevaux-légers de son escorte et je m'en vais l'assujettir en arrière du front de bataille, hors de la zone du feu.

J'avais bien pensé, ainsi emballé, à sauter de cheval, mais la vitesse de ma monture ne me l'avait pas permis. Une fois que je l'eus solidement bridé, je revins que notre aile droite retrouver mon général ; j'étais, paraît-il, pâle comme un mort, mais je n'avais pas la moindre égratignure et je pus, sans autre incident, prendre part à la lutte, qui continuait toute la soirée. Ce ne fut que le soir à dix heures, quand, des deux côtés, le feu eut cessé et que les troupes eurent reçu l'ordre de se reposer sur leurs positions respectives que je pus continuer en détail mon aventure au général et aux officiers de mon régiment. Pour tous, comme pour moi-même, c'était miracle que ni le cavalier ni la monture nous n'eussions reçu la moindre blessure.

Cette nuit-là, comme on peut se l'imaginer, fut excessivement agitée. Nous la passâmes sur le champ de bataille, au milieu des morts et des blessés, toujours à cheval et si près de l'ennemi que nous entendions parler français. Les cris et les gémissements des blessés étaient, dans la nuit profonde, quelque chose d'horrible ; il fallait notre degré de fatigue, pour pouvoir sommeiller quelques heures sur nos montures, non d'ailleurs sans interruption.

Le lendemain, jour de la Pentecôte, le combat commença avec l'aube.

La brigade Siegenthal fit plusieurs charges. La poussière soulevée était telle qu'on distinguait à peine son voisin et qu'il arrivait, quand elle était retombée, de se retrouver tout près d'un carré d'infanterie ou d'une troupe de cavalerie française.

Ainsi en alla-t-il jusqu'à dix heures du matin : la chaleur était alors insupportable.

Subitement, le centre de notre ligne plia ; il venait d'être enfoncé par une violente charge du maréchal Murat à la tête des cuirassiers français, dénommés

(1) Deux escadrons.

(2) En français dans le texte.

(3) Id.

par nous les « hommes de fer », à cause de leur cuirasse blanche qui leur prenait la poitrine et le dos (1).

L'archiduc Charles court aux bataillons de grenadiers qui, postés en réserve, forment, près d'Aderklaa, la troisième ligne de bataille ; il saisit un étendard et, à la tête du gros de cette réserve, se précipite sur les masses de cavalerie ennemies : elles sont repoussées à la baïonnette.

Les batteries autrichiennes de réserve secondent le mouvement, en couvrant l'ennemi de mitraille ; bientôt, tout l'espace entre Aspern et Essling est jonché « d'hommes de fer » ; nous progressons à pas de géants. L'armée française à son tour commence à plier ; entre temps, le capitaine du génie baron Magdebourg a lancé dans le Danube, à Stockerau, des radeaux chargés de bois et enflammés. Portés par le courant du fleuve, ces radeaux s'en vont démolir les ponts de bateaux. La retraite des ennemis se trouve menacée ; c'est alors que nous nous lançons, six régiments de cuirassiers en bataille, sur les masses d'infanterie ennemie. Cette charge, conduite par le brave prince Jean de Liechtenstein, réussit, et toute cette infanterie est culbutée. La première ligne française est rejetée pêle-mêle : alors s'avance la deuxième ligne de bataille.

Le jour entier, et sous un soleil de plomb, on va combattre ainsi de part et d'autre avec rage. Les communications avec la rive droite du Danube sont rompues, nous l'avons dit, et la retraite est, de ce fait, coupée aux Français ; force leur est donc de nous tenir tête, coûte que coûte, tant que les ponts de bateaux ne seront pas rétablis. Personne ne veut céder un pouce de terrain, et, pour la seconde fois, la nuit va nous surprendre sur nos positions.

Telle a été la fureur du combat, que, sur toute la ligne, s'élevaient de véritables barricades de cadavres ; la cavalerie, en maints endroits, s'en trouve réduite à l'impuissance.

A onze heures du soir, le silence se fait enfin. Sur toute la ligne occupée par les Français, le long du Danube, les villages sont en flammes. Comme la nuit précédente, nous bivouaquons au milieu des morts et des blessés ; les plaintes, les gémissements de ces derniers fendent le cœur ; jamais je n'oublierai cette nuit. Dès trois heures du matin, le lundi de la Pentecôte, le tonnerre de l'artillerie réveille l'armée, annonçant la reprise du combat, et il faudra attendre midi avant que les masses ennemies commencent à fléchir. Dans l'intervalle, les Français, au prix de quels efforts ! sont parvenus à rétablir leurs communications avec Vienne, à l'aide de nouveaux ponts de bateaux : ils peuvent maintenant passer sur la rive droite du Danube.

Pour pouvoir opérer leur retraite en bon ordre, il leur faut, à tout prix, conserver les points d'appui que constituent pour eux les bourgs d'Aspern et d'Essling.

Une immense grange, située à l'entrée même d'Essling, est organisée en réduit : un régiment entier de voltigeurs s'y enferme et s'y retranche sur l'ordre de Napoléon, avec mission d'y tenir jusqu'à la dernière extrémité. Essling, malgré cette disposition barbare, est pour-

(1) Les cuirassiers autrichiens n'avaient de cuirasse que sur le devant du corps. Cela avait coûté des pertes énormes au cours de la poursuite à ceux d'entre eux engagés à Eckmühl.

tant pris sept fois d'assaut par notre infanterie, mais sept fois aussi il nous est arraché. Les rues sont recouvertes de cadavres, tant autrichiens que français ; enfin, notre artillerie, concentrant son tir sur la grange, réussit à y mettre le feu. Les cris affreux des Français qui y sont enfermés parviennent jusqu'à nous : aucun de ces malheureux ne peut s'échapper, et ils périssent jusqu'au dernier dans les flammes.

Pour la huitième fois, l'archiduc Charles donne l'ordre d'enlever Essling. Le feld-marchal-lieutenant baron Dedowitch s'avance alors l'épée basse vers l'archiduc, et il le prie de remarquer quels flots de sang va couler ce nouvel assaut. « Essling en effet, dit-il, est encore rempli de troupes françaises, mais qui seront bientôt obligées de l'évacuer sous la menace d'enveloppement de nos deux ailes, pour n'avoir pas la retraite coupée. » Cette observation jette l'archiduc dans une colère effroyable : « Pour la huitième fois, s'écrie-t-il, vous donnez l'assaut avec votre division, ou je vous fais fusiller. » Dedowitch se met alors à la tête de ses régiments, enlève le village et en chasse définitivement les Français qui l'évacuent en désordre. A peine ce succès remporté, le général était blessé d'un coup de feu.

Les ennemis en fuite sont poursuivis par les cuirassiers du duc Albert jusqu'au pont de bateaux destiné au détachement d'Essling ; mais ce pont n'a pu être terminé à temps : un grand nombre de Français sont donc précipités dans le fleuve, les autres faits prisonniers.

Le prince Liechtenstein, commandant en chef de toute la cavalerie autrichienne, demande alors à l'archiduc la permission de traverser le Danube à la nage avec six régiments de cuirassiers pour achever la déroute des Français.

Heureusement pour nous, l'archiduc n'autorisa pas cette audacieuse mais folle entreprise ; on supposait qu'à Vienne se trouvait une armée en réserve et on redoutait un coup de Marengo où la bataille gagnée fut finalement perdue grâce au corps de réserve du général Desaix. Il n'est pas douteux d'ailleurs que les six régiments de cuirassiers, vu la largeur du fleuve à cet endroit, et vu aussi l'équipement des chevaux après une bataille de trois jours, n'eussent tout été la proie des flots.

La poursuite de l'armée française s'arrête donc sur la rive gauche du Danube. Dans la nuit, les régiments de cavalerie relevés par l'infanterie, retournent sur le Marchfeld où ils s'installent. Nous avions à repasser devant Essling. A la lueur du village en feu, nous revîmes la fatale grange. Quel affreux spectacle ! Rien que des cadavres brûlés, dont beaucoup entièrement carbonisés. Pas un des défenseurs n'avait été sauvé. Les portes étaient brûlées, on apercevait à l'intérieur du bâtiment l'entassement de ces cadavres qui avaient l'aspect de momies.

La victoire nous appartenait, mais au prix de pertes énormes. J'ai assisté à plus d'une bataille, aucune n'approche de cette véritable bataille de nations. Grâce à Dieu, j'étais assis ainsi que mon général, mais de combien d'amis, morts pour la patrie, n'avais-je pas à déplorer la perte ! Moi, le bon Dieu me réservait pour de plus dures épreuves.

Nous étions donc au mardi de la Pentecôte. La bataille finalement gagnée, l'armée autrichienne revint bivouaquer

à Aderklaa et Markhrat-Neusiedl. Ce jour-là, Sa Majesté l'empereur François, suivi de son état-major et de nous autres, officiers d'ordonnance, parcourut à cheval tout le champ de bataille. De ma vie, je n'oublierai ce jour.

C'est à midi, sous la chaleur torride déversée par les rayons de ce soleil de juin que l'empereur commença son inspection de la plaine entre Aspern et Essling. On eût dit le sol entier recouvert de lames d'argent. Plus de huit mille « hommes de fer » gisaient là dans leurs cuirasses étincelantes, comme le feu de notre artillerie les avait fauchés, régiment par régiment. Le soleil se reflétait sur le miroir des cuirasses. Quel saisissant spectacle que celui de tous ces morts recouverts de leur brillant lin-ciel ! Chacun de nous remerciait en secret le Dieu tout-puissant de l'avoir si heureusement attaché à cette mort que tant d'autres avaient rencontrée au cours de ces trois journées. Dans le cœur du plus brave se retrouvait le sentiment humain de la conservation. Après cette chevauchée qui eut pour suite l'inhumation immédiate des morts, car la grande chaleur faisait craindre des épidémies, Sa Majesté, toujours accompagnée de l'état-major, se rendit au camp impérial de Wolherdsdorf. Là, plusieurs généraux furent décorés de l'ordre de Marie-Thérèse, sans que le Conseil de l'ordre eût été consulté ; mon général Siegenthal fut du nombre pour sa belle action de Ratisbonne.

Tous les jours qui suivirent la bataille d'Aspern, on fit manœuvrer les troupes sur le Marchfeld. On remarqua avec quelle attention les Français, munis de longues lunettes, suivaient de la tour de Léopoldsdorf (1) ces manœuvres qui avaient pour but de répondre à toutes les éventualités d'attaques de l'ennemi.

Le repos complet de six semaines que nous eûmes ne fut pas de trop pour recompléter nos régiments et les exercer au maniement des armes.

Huit jours après la bataille d'Aspern mon général était nommé feld-marchal-lieutenant, mais ce fut pour tomber malade.

J'avais retrouvé à Grob-Schweinbarth, localité située à deux heures d'Aderklaa sur la route de Brünn, un vieil ami, le doyen Hans. Je décidai le nouveau feldmarschall-lieutenant à s'établir chez lui jusqu'au complet rétablissement de sa santé. Nous passâmes ainsi quatre semaines à la cure avec tout le confort désirable, et mon général put y suivre un traitement en règle sous la direction d'un médecin. Notre armée eut pendant cette période à souffrir de plusieurs épidémies attribuées, non sans raison, à la façon sommaire dont les campagnards réquisitionnés avaient enseveli les morts. En maints endroits, on voyait des bras, des pieds émerger du sol, beaucoup de chevaux n'avaient même pas été recouverts de terre. Aussi, pour épargner à nos bivouacs une atmosphère empestée, fallut-il procéder à nouveau à l'ensevelissement de tous ces débris. Dès que le feldmarschall-lieutenant fut complètement rétabli, nous revînmes à notre bivouac primitif d'Aderklaa.

Chevalier de Grueber.

(1) Léopoldsdorf, petite éminence située dans l'île Lobau.

Imprimeur-Gérant : QUINTARD.

Paris. — Imprimerie du Figaro, 26, rue Drouot.

## Au théâtre Michel :

## LE PREMIER PAS

Opérette en un acte de M. Michel Carré

MUSIQUE INÉDITE DE M. GEORGES MÉNIER

Air chanté par M<sup>me</sup> Rosni-Derys

Allegretto.

CHANT

Au premier temps du ma-ri - age Tout est char-mant, tout est nou-veau !

PIANO

Et l'on s'a-mu-se du voy- age Sans savoir en-cor ce qu'il vaut ! Le ma-ri, tout miel et tout.

crème Soigne un a- ve-nir ha- sar, deux !... Dans ce pre-mier contact à deux C'est la li-ber.

Allegretto. Valse alla Tziganna.

te quel'on ai me Puis ce sont les fé- tes mon-dai- nes Ça vous prend le jour et la

Poco rit. Allegretto.

te Vers la pomme on glisse les doigts ! D'u-ne ré - a - li - té pal - pable, Vos sens sont très pré-o-cu-

Poco più mosso.

nuit ! Ce sont là d'aimables frè - dai- nes Qui de nous é-loignent l'en-nui ! Mais il ar-

Poco più mosso. 8-....

Poco rit. a Tempo..

- pès Bref ! tous les ma-ri sont trom-pés, Sans que l'on soit vraiment cou - pa - ble.

ri - ve un jour ou l'au - tre Que près de soi, le cœur sur - pris On trouve des tas de ma-

Suivez.

ris Qui sont beau-coup mieux que le va - tre A. lors.

Tempo I?

A. lors tout en restant hon - nête On tend l'o - reille aux mots gri - vois... On flirte, on se mon-ête la

te Vers la pomme on glisse les doigts ! D'u-ne ré - a - li - té pal - pable, Vos sens sont très pré-o-cu-

Suivez.

Pés Bref ! tous les ma-ri sont trom-pés, Sans que l'on soit vraiment cou - pa - ble.